

« High Risk Activism » : Éléments pour un modèle de l'engagement dans l'action politique violente

Par Xavier Crettiez

Professeur de science politique à l'Université de Versailles Saint Quentin (UVSQ)

On réfléchira dans cette intervention aux moteurs de l'engagement dans l'action politique violente : la question qui domine cet exposé est de comprendre pourquoi et comment un individu décide de participer à une ou des actions collectives violentes de type politique, souvent dangereuses pour son intégrité physique ? Qu'est-ce qui pousse un individu au « high risk activism » pour reprendre les termes de Doug Mac Adam¹ ? Cette question me paraît centrale pour essayer, comme on le fait dans cette table ronde, de mieux comprendre les logiques de l'action collective violente de terrorisation.

On s'intéressera ici aux engagements qui ont lieu au sein de groupes armés plus ou moins clairement identifiés, faisant intervenir un individu confronté à une organisation plus ou moins structurée d'accueil, visant un objectif immédiatement politique et usant à ces fins de moyens d'action violents. On évacue donc en conséquence les engagements dans des carrières criminelles déviantes, souvent pré-politiques ou non politiques et ne faisant pas toujours intervenir un cadre organisationnel construit. C'est donc plus généralement aux phénomènes de lutte armée que l'on s'intéressera. Mais on évacue également de notre réflexion la question du déroulement ou des débouchés de l'engagement armé, celle de la légitimité de la lutte ou des contextes politiques et idéologiques de ces guerres ou encore la question des sorties de conflit. Seul nous intéresse ici la phase initiale à toute action violente : l'engagement. Même si, on le verra, celui-ci est fortement dépendant d'un contexte d'action plus large qui implique partiellement une visibilité à terme ou une représentation de l'action en train de se dérouler (contexte, forces en présence, niveau de risque...), seul le temps initial à la lutte – l'engagement individuel au sein du collectif violent – demeure l'objet de notre réflexion.

Notre travail de collecte d'informations repose sur nos propres travaux d'observation des terrains corse et basque mais surtout sur le dépouillement d'une grosse partie de la littérature scientifique en sociologie, science politique et psychologie sociale concernant les phénomènes de lutte armée et de terrorisme. C'est ainsi que deux principales revues ont été totalement dépouillées sur ces douze dernières années : *Terrorism and Political Violence* et *Studies in Conflict and Terrorism*. A ces deux périodiques trimestriels s'ajoutent la lecture de plusieurs articles et ouvrages sur un certain nombre de lutte armée : ethno-nationalismes européens, Palestine, Colombie, Tchétchénie, Inde et Pakistan, Afghanistan, djihadisme international, conflits des grands lacs etc....

¹ - Doug Mac Adam, « Recruitment to High Risk Activism. The Case of Freedom Summer », *American Journal of Sociology*, vol. 92, n°1, 1986.

On l'aura compris, l'objet de cette intervention est d'essayer de proposer des éléments permettant de modéliser au mieux – ou de voir si l'opportunité d'une modélisation est possible – les phénomènes d'entrée dans la violence politique armée. Si les terrains abordés conservent tous leurs spécificités qui par de multiples aspects permettent de comprendre le succès ou l'insuccès des phénomènes de contestation armée, il importe pour nous ici de repérer les rapprochements et similitudes, les phénomènes stables qui se répètent ou trouvent un écho favorable au sein des divers fronts de lutte. Si les contextes changent et peuvent modifier en retour les dispositions d'entrée dans l'action, les diverses monographies étudiées attestent la réalité de processus convergents d'entrée dans l'activisme armé. C'est finalement trois regards similaires qui doivent être portés sur l'action pour en comprendre la motivation initiale. On insistera en premier lieu sur les contextes sociologiques (1) qui outre la question peu convaincante des déterminismes lourds de l'engagement (génrés, économiques, éducationnels), fait intervenir le contexte politique (rapport à l'État, aux élites, aux services régaliens) et les structures d'opportunités d'une action à risque (niveau de coercition, de répression, existence d'alliés...). L'insistance centrale sur la socialisation (primaire, secondaire et culturelle) comme forme d'encouragement à l'engagement violent complètera ce premier regard. C'est ensuite la prise en compte des contextes organisationnels et des carrières violentes qui doit dominer l'analyse (2). Pour reprendre la recommandation de deux sociologues américains² - « *forget the profils, understand the cells* » - on mettra ici l'accent à la fois sur les effets de groupe et l'influence souvent déterminante de l'Organisation dans l'engagement violent mais également sur les processus biographiques qui font apparaître des éléments convergents déterminants pour comprendre les logiques de l'engagement (importance des réseaux, d'un tuteur, nécessité d'une disponibilité familiale...). Cette analyse processuelle doit être associée à la prise en compte de la force d'attraction de l'organisation pour fonder un regard mezzo-sociologique, qui est aussi psycho-sociologique, sur les ressorts de l'engagement. Enfin, en complément de ce qui précède, il nous semble également nécessaire de ne pas sous-estimer le volontarisme individuel qui motive l'action surtout lorsque celle-ci engage fortement jusqu'à menacer la vie de celui qui l'embrasse. On parlera d'un volontarisme individuel sous contrainte processuelle (3) pour signifier que la recherche d'incitations matérielles ou symboliques à l'engagement armé existe même si ce dernier est dépendant d'une carrière biographique singulière et parfois même de contraintes de corps qui le forcent, relativisant l'idée d'une volonté dans l'action. Enfin c'est toute la dimension cognitive en terme de croyances, d'idéologies constituées ou de « choc moral » à l'origine de cadre d'injustice qui clôt cette analyse : le volontarisme de l'action est motivé par ceux-là même qui s'engagent sous la forme d'une injonction morale ou doctrinale à la participation (« je lutte contre le mal », « je combats pour une grande cause »). Si ce point suit à la lettre les discours de justification des acteurs, il n'en demeure pas innocent en confirmant le plus souvent une certaine lecture indignée de la situation à laquelle il donne sens et confirme l'impérieuse nécessité de l'activisme.

I – Contextes sociologiques

1 – L'insuffisante question des déterminismes

Vouloir comprendre les raisons de l'engagement violent à travers une lecture déterministe lourde qui insisterait sur des variables intrinsèques au candidat à l'engagement ne nous paraît guère satisfaisant. Quelque soit le terrain analysé, il ne semble pas que ressorte clairement un

² - Franck Hairgrove et Douglas Maclead, « Circles Drowning Toward High Risk Activism », *Studies in Conflict and Terrorism*, n°31, 2008, p.400.

profil type de l'activiste universellement applicable. Olivier Roy souligne ainsi pour son étude des djihadistes en Europe qu'aucune variable socio-économique lourde ne peut expliquer à elle seule la radicalisation ou même apparaître comme centrale dans le processus d'engagement³. Pour autant quelques variables redondantes sont souvent évoquées. Parmi celles-ci, l'appartenance genrée apparaît selon certains comme importante même si l'étude empirique de terrain ne confirme qu'à moitié les conclusions des auteurs. C'est ainsi que pour Karen Jones et Paul Taylor, les hommes et les femmes s'engageraient pour différentes raisons dans l'action violente la plus radicale : l'attentat suicide⁴. Selon les deux auteurs, la principale différence entre les deux sexes s'établirait autour des motifs de l'engagement, dressant une opposition entre les femmes, plus à même de s'engager pour des raisons personnelles ou pour assurer une vengeance, et les hommes plus motivés par des motifs environnementaux (pression des pairs, obligation clanique) ou idéologiques. Si cette conclusion, dont le rendu statistique interroge⁵, apparaît surprenante tant elle semble vouloir conforter les habitus genrés traditionnels (à la femme la sensiblerie ; aux hommes la réflexivité), elle permet néanmoins d'introduire dans l'analyse les cultures sexistes locales qui jouent assurément un rôle dans la distribution sexuée des engagements violents. La culture religieuse peut conduire à un effacement des femmes dans la sphère publique que l'adoption d'une posture violente viendra affadir. Ainsi, en Tchétchénie, la majeure partie des attentats suicides sont le fait des femmes ce qui peut être expliqué par la volonté de ces dernières de renverser un rôle établi, faisant de la violence un outil d'émancipation⁶ (mais on peut aussi penser que les femmes sont de plus habiles « soldats », plus à même de s'approcher des cibles ennemis et moins suspects de dangerosité que les hommes). Si la violence radicale peut être lue comme une arme d'émancipation – en terre d'islam mais aussi en Europe comme le montrera la forte présence de femmes (30%) dans les rangs d'une ETA officiellement soucieuse de parité⁷ - elle est aussi selon les mêmes auteurs un moyen d'endosser la tradition : en Tchétchénie, mais aussi en Palestine, les attentats suicides féminins pourraient s'expliquer par l'infertilité, conduisant à une mort certaine, des femmes soucieuses, par le don de soi, d'assumer ainsi un rôle actif pour la communauté⁸. La Corse, dans un registre moins religieux, offre aussi l'exemple d'une distribution très sexuée des rôles culturels où les femmes sont totalement absentes des organisations clandestines.

D'autres facteurs ont été évoqués comme le niveau d'éducation, le niveau de chômage ou l'insertion professionnelle qui alimentent selon certains auteurs une frustration propice à l'engagement armé. La marginalisation économique d'un groupe social, religieux ou ethnique favorisera évidemment l'action collective protestataire violente comme c'est le cas au Sri

³ - « There is no clear cut sociological profile of the radicals or anything that could link them to a given socio-economic situation (...) Explanations based on poverty, exclusion, racism, acculturation are simply not specific enough », « Islamic Terrorist Radicalization in Europe in Samir Amghar, Amel Boubakeur et Michael Emerson, *European Islam*, Bruxelles, CEPS, 2008, p. 55.

⁴ - « Male and Female Suicide Bombers: Different Sexes, Different Reasons », *Studies in Conflict and Terrorism*, n°31, 2008.

⁵ - Les auteurs concluent que sur leurs terrains étudiés (Sri Lanka, Tchétchénie, Palestine), 21% des femmes sont motivées par des raisons personnelles contre 4% des hommes (qu'est-ce qu'une raison personnelle et les hommes l'avouent-ils avec la même facilité que les femmes ?) ; 19% des femmes s'engageraient pour des motifs religieux ou nationalistes (idéologiques) contre 40% des hommes (même question...)

⁶ - Anne Speckhard et Khapta Ahkmedova, « The Making of a Martyr : Chechen Suicide Terrorism », *Studies in Conflict and Terrorism*, vol. 29, 2006, p. 469.

⁷ - Miren Alcedo Moneo, *Militar en ETA*, Donostia, Haranburu, 1997.

⁸ - Anne Speckhard..., op. cit., p. 475.

Lanka pour les Tamouls ou en Ulster pour les catholiques⁹. Mais cette logique de la frustration est trop généralisante pour comprendre les ressorts de l'engagement individuel : pourquoi certains seulement passent à l'action quand tant d'autres en situation similaire ne le font pas ? Si l'on peut penser qu'une certaine disponibilité biographique peut favoriser l'engagement, il paraît exagérer d'établir un lien direct entre chômage et violence. Certains auteurs le font mais en introduisant une dimension psychologique importante qui ressort la focale. Ainsi concernant le Pakistan, Christine Fair estime que parmi les combattants islamistes tués (martyrs : *shaheed*), 53% ont eu un niveau d'éducation secondaire et 6% un niveau universitaire, ce qui est bien supérieur à la moyenne¹⁰. Ce constat – montré ailleurs¹¹ – inciterait à penser que c'est moins le niveau d'éducation (fort ou faible) qui motive l'engagement violent que la déception d'un avenir bouché. Renforçant cette logique de frustration relative, Fair, Asel et Shellman montrent que l'encouragement à l'engagement violent serait plus fort de la part de la famille lorsque le fils se retrouve au chômage tout en ayant un bon niveau scolaire : la violence du djihad serait ainsi une forme de reconversion d'un investissement familial coûteux (l'éducation) déçu par la réalité économique (le chômage)¹². La frustration relative ressentie au niveau individuel se marie ici avec l'attente familiale culturellement entretenue pour favoriser l'engagement violent. Les mêmes auteurs établissent également un lien entre le nombre d'enfants et l'encouragement familial à l'engagement : plus une famille a d'enfants, plus elle consent à en offrir à la cause djihadiste, singulièrement lorsque ceux-ci sont sans emplois. L'idée d'une « économie du consentement », favorisant l'engagement armé lorsque celui-ci n'est pas pénalisant pécuniairement, est dominante¹³.

Les critères évoqués - le genre, le niveau d'instruction ou l'insertion économique - peuvent avoir de l'importance pour comprendre les logiques de l'engagement mais ils ne peuvent être lus de façon universaliste tant ils prennent sens au sein de cultures locales qui les éprouvent. Ici la féminité peut encourager l'engagement violent quand elle le découragera ailleurs. Là, la pauvreté et la marginalité seront des éléments clefs pour comprendre l'activisme mais ils ne le seront pas partout (les terroristes du 11 septembre étaient loin d'être des damnés de la terre) et surtout ne fonctionneront pas de façon automatique. Les déterminismes sociologiques lourds comptent mais ne suffisent pas. C'est aussi au contexte politique qu'il faut s'intéresser.

2 – Contexte politique et structures d'opportunité

L'engagement est également fortement dépendant du contexte politique qui définit un certain niveau d'opportunités pour l'action violente. Plusieurs éléments se combinent pour former cette structure favorable d'opportunités. Mais la réflexion en termes de structures d'opportunités pour comprendre les moteurs de l'engagement armé pose problème. Non seulement elle n'est pas univoque, mettant en parallèle des situations où le niveau de répression important peut encourager l'action rebelle et d'autres où la contestation sera découragée¹⁴, mais surtout, elle postule de la part des acteurs violents un important potentiel

⁹ - Xavier Crettiez, *Violence et nationalisme*, Paris, Odile Jacob, 2006, p.133 et du même auteur, *Les formes de la violence*, Paris, La découverte, 2008, p. 25.

¹⁰ - « Who are Pakistan's Militants and their Families? », *Terrorism and Political Violence*, n°1, 2008, p. 60.

¹¹ - Anne Speckhard..., op. cit., p. 454.

¹² - Victor Asel, Christine Fair et Stephen Shellman, « Consenting to a child's Decision to Join a Jihad: Insights From a Survey of Militant Families in Pakistan », *Studies in Conflict and Terrorism*, vol. 31, 2008, p. 978.

¹³ - Idem, p. 977.

¹⁴ - Cela est très bien montré dans l'introduction d'Olivier Filieulle et Mounia Bennani-Chraïbi, « Exit, Voice, Loyalty et bien d'autres choses encore » in Filieulle et Bennani (dir), *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Paris, Presses de science po, 2003, p. 75 et s.

de calcul rationnel fondé sur une très forte connaissance de leur environnement qui déterminerait leur capacité au passage à l'acte¹⁵. Ce point est particulièrement vrai lorsque, à l'image de Ted Gurr, on évoque l'influence d'une « international political opportunity structure » pour comprendre la vigueur de certains mouvements rebelles bénéficiant de la complaisance de pays influents ou pour le moins de leur désintérêt¹⁶. A vouloir expliquer l'engagement interhamwe au Rwanda en 1994 par l'apathie des puissances occidentales face au génocide naissant, on élève par trop la focale d'analyse pour saisir les motifs individuels des massacreurs anonymes. Il importe tout de même, à la condition de rester au niveau de l'influence individuelle, de prendre en compte plusieurs variables qui pèsent sur le choix personnel de l'engagement :

Le rapport des organisations protestataires à l'État et à ses administrations peut freiner ou à l'inverse alimenter le désir d'engagement ; Ainsi en est-il au Pakistan du rapport singulier des mouvements anti-indiens aux services de renseignement du pays. Laurent Gayer montre bien au Khalistan le rôle central joué par l'ISI pakistanais qui va soutenir une partie de la guérilla sikh contre le pouvoir et la population civile indienne, accélérant la professionnalisation des mouvements de lutte armée et encourageant, financièrement ou par simple pression familiale, l'engagement des militants¹⁷. En montrant tout simplement « comment il faut faire », les services secrets pakistanais lèvent un des obstacles majeurs à l'engagement de nombreux jeunes sikhs remontés contre le pouvoir indien depuis l'opération « bluestar »¹⁸, mais peu à même de prendre les armes faute de structures d'accueil et de savoir faire opérationnel. Si le soutien pratique des forces de sécurité est important, il peut aussi s'avérer crucial de la part des élites au pouvoir, sans que celles-ci n'interviennent réellement mais qu'elles se contentent de ne rien dire ou de consentir. La pérennité de la violence étarra au Pays Basque tient ainsi beaucoup à l'acceptation hypocrite de cette violence pendant toutes les années quatre-vingt par le parti dominant au pouvoir : le PNV. En condamnant mollement les violents mais en « comprenant leurs raisons », le PNV – soucieux de bénéficier du renfort des voix des radicaux à l'assemblée provinciale - va naturaliser le conflit basque et fournir aux jeunes radicaux une « autorisation non dite » pour passer à l'action¹⁹. Plus encore en Inde, les excès violents du BJP au Pendjab et au Bengale ne pourront qu'être encouragés par une justice indienne peu regardante et par un gouvernement central peu soucieux du sort de sa minorité musulmane²⁰. Des entretiens menés avec des acteurs nationalistes corses ont également montré que la facilité de l'engagement dans la « lutte armée » était très dépendante du sentiment ancré de « ne pas risquer grand-chose »²¹ et surtout de bénéficier de l'acceptation morale des élites locales, longtemps peu critiques vis-à-vis des « patriotes ». On notera que le changement de politique répressive de l'État français vis-à-vis des clandestins en Corse depuis une dizaine d'années et la délégitimation de la cause nationaliste dans l'île, désormais moins acceptée, ont considérablement affaibli le potentiel militant des organisations

¹⁵ - Christophe Roux, *Les îles sœurs. Socio-histoire de la contestation nationalitaire en Corse et Sardaigne*, Thèse IEP Lille, décembre 2005, p. 508.

¹⁶ - Ted Gurr, *People versus States. Minorities at risk in the new century*, Washington, United States Institute of peace research, 2000, p. 80.

¹⁷ - Laurent Gayer, « Le parcours du combattant : une approche biographique des militants sikhs du Khalistan », CERI/IEP, n°28, mai 2009.

¹⁸ - En 1984 l'armée hindoue attaque un temple sikh au Pendjab. La répression militaire fera plusieurs milliers de morts.

¹⁹ - Xavier Crettiez, *Violence et nationalisme*, op. cit., p. 322

²⁰ - Christophe Jaffrelot, *La démocratie en Inde*, Paris, Fayard, 1998, p. 297-298

²¹ - En 30 ans de lutte clandestine et plus de 8000 attentats, un seul commando du FLNC a été arrêté en flagrant délit, en 1994. L'intégralité de ses membres sera relâchée quelques mois plus tard pour faute de procédure.

clandestines, établissant ainsi un lien direct entre la nature du risque, l'acceptation morale de la lutte, et, l'importance de l'engagement militant²².

Ce dernier point renvoie au rôle déterminant de la répression dans la construction d'une logique de l'engagement. La radicalisation des individus est souvent la résultante d'une rencontre soudaine avec la violence de l'État sous la forme d'une répression policière ou militaire jugée abusive ou à travers l'expérience de la prison et de ses excès. De nombreux analystes des situations insurrectionnelles en Algérie ou en Palestine ont mis l'accent sur le choc moral que constitue l'expérience de l'emprisonnement et des mauvais traitements²³. Isabelle Sommier montre de façon convaincante dans le cas de la RAF en Allemagne que la répression d'État outrancière vis-à-vis du mouvement étudiant a non seulement jeté dans la clandestinité de nombreux jeunes allemands révoltés mais surtout confirmé aux yeux d'une partie de la jeunesse l'idée développée par Gudrun Ensslin, co-fondatrice de la RAF, que l'État ouest allemand demeurerait un État nazi. Or « on ne peut pas discuter avec des gens qui ont fait Auschwitz »²⁴. La répression et la prison jouent ainsi un triple rôle dans l'économie de l'engagement : elles fondent en raison la haine du système qui oppresse, elles apportent une justification morale - et parfois même une obligation morale - à la prise des armes et elles permettent parfois de renforcer la clandestinité opérationnelle et donc l'attractivité des mouvements qu'elles combattent.

3 – Socialisation et encouragement à l'engagement

Conditions souvent nécessaires mais pas suffisantes à l'engagement, les éléments du contexte sociologique doivent être complétés par une approche par le bas, prenant en compte l'environnement immédiat de l'activiste naissant. Les socialisations primaire et secondaire comme la perception de soi forgée par sa culture d'appartenance complètent utilement l'analyse.

L'entrée dans la lutte armée est souvent affaire de famille. Le poids de la socialisation primaire est important dans les conflits pérennes qui impliquent parfois plusieurs générations et instaurent une « mémoire de la lutte » à l'origine des récits familiaux. Dans les années quatre-vingt, l'appartenance à l'ETA était de fait conditionnée à un certain parcours familial où il n'était pas rare de retrouver des fils et filles de militants emprisonnés ou tués dans les rangs de l'organisation clandestine. Ca peut être la volonté de vengeance d'un père tué par la police ou des paramilitaires anti-nationalistes mais plus encore l'éducation continue à la cause abertzale qui conduit presque naturellement le jeune à intégrer l'organisation. Le choix parental de mettre son enfant dans des écoles exclusivement basquises où l'éducation reflète fidèlement la cause nationaliste mène alors de façon presque automatique dans les rangs de l'organisation clandestine²⁵. Aurélie Bloom montre que dans le cas cachemiri, l'intégration au mouvement jihadiste Hizb-ul-Mujahidin s'effectue avec le soutien des familles et singulièrement de la mère dont l'accord est souvent nécessaire²⁶. Laurent Gayer insiste

²² - La nécessaire prise en compte du risque dans l'action collective est soulignée par Doug Mac Adam dans son article sur le Freedom Summer, op. cit.

²³ - Pénélope Larzillière, « Tchétchénie : le djihad reterritorialisé », *Critique internationale*, n°20, 2003, p. 151. Voir également les écrits de Laetitia Bucaille sur la Palestine, particulièrement, *Génération Intifada*, Paris, Hachette, 1996 ou Séverine Labat, *Les islamistes algériens*, Paris, Le Seuil, 1995.

²⁴ - Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire*, Paris, Presses de science po, 2008, p. 61. Voir également les premières scènes du très bon film d'Uli Edel, *La Fraction Armée Rouge*, 2008.

²⁵ - Antonio Elorza et al., *ETA, une histoire*, Paris, Denoel, 2002, p. 272 et s.

²⁶ - " Le Hizb-ul-Mujahidin du Cachemire " in Laurent Gayer et Christophe Jaffrelot, *Milices armées d'Asie du sud*, Paris, Presses de science po, 2008, p. 165.

également sur la socialisation à la cause sikh au sein des familles politisées²⁷. Cet environnement permissif à l'engagement clandestin se retrouve au Pakistan : Christine Fair, dans une enquête originale sur la biographie des militants du Jihadi Tanzeems, montre que 78% de son échantillon (110 militants) a bénéficié de l'encouragement familial et surtout maternel²⁸. Dans un tout autre univers géographique et doctrinal, un chercheur colombien cherchant à comprendre les motifs d'intégration à trois groupes armés d'extrême gauche auprès de 42 anciens militants note que pour un quart d'entre eux l'influence familiale a été déterminante du fait d'une forte politisation enfantine ou de la célébration de la mémoire d'un proche tué dans le conflit²⁹.

Au delà du cercle familial étroit, de nombreuses cultures guerrières reposent sur une solidarité de clan ou de caste qui facilite l'engagement. Plus encore que la famille, le clan socialise l'individu à la cause et lui offre les moyens concrets du passage à l'acte (réseau clandestin, tuteur, apprentissage de la violence...) en même temps qu'il oblige l'individu à une solidarité tribale pouvant l'entraîner dans la radicalisation. Ce point est souligné par Gilles Dorronsoro et Olivier Grosjean dans une belle étude sur l'engagement militant au Kurdistan turc³⁰. Les auteurs montrent que l'engagement au PKK ou au Hizbullah kurde s'opère souvent par fratries entières originaires des mêmes villages et des mêmes associations. Les solidarités tribales ou claniques, ici comme en Afghanistan³¹, jouent un rôle premier dans l'intégration à la lutte armée en alimentant les réseaux d'intégration et en obligeant le candidat militant au suivisme guerrier.

Moins structurant que le clan mais tout aussi important pour comprendre les logiques de l'engagement, on insistera dans presque tous les conflits sur le rôle socialisateur et intégrateur des phénomènes de bande qui, à l'image de la jeunesse palestinienne acteur de l'Intifada ou des émeutes nocturnes dans les rues de Bilbao ou de Belfast, alimentent la contestation armée. Le rituel du *poteo* entre amis au Pays basque (tournée des bars nationalistes) fonde une solidarité de fait entre jeunes du même quartier qui a longtemps favorisé l'intégration dans l'ETA³². Toujours en Euskadi, les historiens de l'ETA ont démontré le poids des associations et clubs de sport ou de montagne, voire l'importance des confréries religieuses, dans l'alimentation en jeunes militants de l'organisation clandestine basque³³. Un phénomène presque similaire se retrouve en Ulster ou en Corse. Plus l'emprise de l'organisation armée est présente dans le quotidien des individus, plus l'intégration se vivra de façon aisée et naturelle, comme c'est le cas pour le Hezbollah libanais dont l'influence sur les âmes (production de manuels scolaires, organisation d'activités de scoutisme, animation d'écoles) se double d'une présence visible et souvent rassurante³⁴. L'engagement s'avère alors souvent un non choix mais plutôt un long processus parfois invisible à l'acteur dans lequel l'intégration à un groupe

²⁷ - "Le parcours du combattant....", op. cit..

²⁸ - Christine Fair, op. cit., p. 53.

²⁹ - Mauricio Florez Morris, « Joining Guerilla Groups in Colombia : Individual Motivations and Processes for Entering a Violent Organization », *Studies in Conflict and Terrorism*, vol. 30, 2007, p. 620.

³⁰ - « Engagement militant et phénomènes de radicalisation chez les kurdes de Turquie », *ejts.org*, 2004.

³¹ - Dorronsoro souligne l'importance des clans – familiaux, tribaux ou professionnels – appelés les *qawm*, qui structurent les populations masculines locales et conditionnent fortement les allégeances et les obligations de ses membres. La socialisation dans un *qawm* induit une obligation de solidarité qui peut très vite favoriser l'engagement violent in *La révolution afghane*, Paris, Khartala, 2000, p. 126-127.

³² - Alfonso Perez Agote, « Prophétie auto-accomplie et deuil non résolu » in Xavier Crettiez et Laurent Mucchielli, *La violence politique en Europe*, Paris, La découverte, 2010 (à paraître).

³³ - Francisco Letamendia, *Historia del nacionalismo vasco y de ETA – T1*, Donostia, RyB ediciones, 1992.

³⁴ - Catherine le Thomas, « Formation et socialisation : un projet de contre-société » in Sabrina Mervin, *Le Hezbollah*, Paris, Actes sud, 2008, p. 153.

d'amis ou à une association, l'apprentissage dans telle ou telle école ou la fréquentation de telle ou telle mosquée induit une progressive insertion dans un univers militant qui peut déboucher presque naturellement sur un engagement violent.

A cette socialisation initiale ou continue s'ajoutent des encouragements culturels à l'engagement violent qui sont parfois très forts et alimentent l'auto-perception des acteurs. On retiendra trois types d'encouragements culturels redondants. Le premier à trait à *la culture martiale ou belliqueuse*, réelle ou supposée, du groupe d'origine. Ainsi, Laurent Gayer souligne dans le cas des sikhs du Khalistan l'auto-représentation des militants Jats comme issus d'une race martiale, bénéficiant d'une expertise ancienne dans le métier des armes et favorable à l'expression des instincts belliqueux et combatifs. Cette vision hagiographique du groupe peut s'imposer au candidat au radicalisme, d'autant plus qu'elle semble confirmée par la présence importante d'armes dans une région proche du Pakistan et de l'Afghanistan³⁵. Certaines régions méditerranéennes comme la Corse produisent le même type de représentations valorisantes : région où les armes apparaissent comme des attributs culturels légitimés par une histoire de résistance, la Corse offre l'image d'une île où la valeur d'un homme se mesure à sa capacité à « faire face ». L'engagement clandestin est ici d'autant plus aisé qu'il semble se fondre dans une obligation culturelle artificiellement entretenue (la tradition du banditisme d'honneur vantée par la folklore insulaire) mais efficace³⁶. C'est ensuite *l'obligation de vengeance* qui fournit un efficace alibi culturel à l'engagement violent. La vengeance alimente à trois niveaux la dynamique de l'engagement : la première ressort de l'affront humiliant qui ne devant rester sans réponse induit un acte de sang. Nombre d'engagements violents s'opèrent sous contrainte de cette « obligation culturelle »³⁷. La seconde est protectrice, alimentant les phénomènes de vendetta, et conduit à « faire le vide » autour de la menace supposée afin de palier à toute volonté de revanche. La dernière se fonde dans les situations de guerre, comme en Tchétchénie où la culture clanique pose la protection des proches en obligation et la vengeance en devoir. Mais avec la guerre traumatisante, la vendetta n'est plus individuelle, elle devient collective. Ce n'est plus le soldat anonyme qui est touché mais l'ennemi russe dans son ensemble, alimentant un terrorisme massif³⁸. Enfin, d'autres phénomènes comme *la sorcellerie* maquillée de religiosité peuvent favoriser l'engagement violent. Au Congo, les croyances en l'invulnérabilité de certains miliciens « protégés » ont pu fortement stimuler les élans violents des combattants et favoriser l'intégration auprès de ces groupes. Le pouvoir prétendu de « faire fondre les balles adverses » semble avoir favorisé l'entrée de jeunes crédules auprès de mouvements radicaux en diminuant fortement les coûts bien réels de l'engagement³⁹.

II – Contexte organisationnel et carrières violentes

Il nous paraît possible de retenir un certain nombre de critères sociologiques déterminants pour comprendre l'engagement violent à la seule condition de les replacer dans un itinéraire biographique singulier. Les individus connaissent en effet des « carrières militantes »

³⁵ - Laurent Gayer, « le parcours du combattant ... », op. cit..

³⁶ - Le même type de rapport aux armes existe ailleurs comme au Kosovo, en Albanie ou en Tchétchénie.

³⁷ - En Corse, l'engagement de nombreux militants dans le nationalisme armé se fera en 1995 suite à l'assassinat par des groupes rivaux d'un proche.

³⁸ - Anne Speckhard et Khapta Akkmedova, « The making of a martyr... », op. cit., p. 466.

³⁹ - Etanislav Ngodi, *Milicianisation et engagement politique au Congo*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 119.

particulières qui façonnent de façon progressive leur engagement dans la lutte armée⁴⁰. A ce titre, on ne dira pas – sauf cas exceptionnel – que l’on bascule soudainement dans la violence politique, mais bien plutôt qu’on y pénètre lentement, porteur de certains déterminismes mais confronté à une histoire singulière, à des interactions décisives, à des rencontres importantes qui conduisent l’acteur vers un engagement vécu comme naturel. La notion de « carrière » - en introduisant dans l’analyse une dimension temporelle et interactionniste - permet ainsi de penser à la fois l’acquisition progressive de compétences professionnelles (violentes) mais également la modification sensible des représentations de soi et de l’environnement qui permet à l’acteur d’envisager l’engagement milicien comme l’aboutissement normal d’un itinéraire singulier. A un moment de ce parcours – pas toujours clairement défini – l’acteur sera mis en contact avec le tissu organisationnel recruteur, véritable porte d’entrée dans la pratique clandestine. A l’étude de la carrière s’ajoute ainsi celle de l’organisation porteuse de la lutte. La logique organisationnelle, son attractivité, son mode de fonctionnement pèsent considérablement sur les ressorts de l’engagement individuel

1 – La carrière violente

Réfléchir en terme de carrière c’est se donner les moyens de comprendre comment une « disposition à » se traduit par une action effective, par un engagement réel⁴¹. Le regard temporel induit par la notion – la carrière est un processus - met en relation les données objectives qui habitent le candidat à l’engagement violent avec à la fois ses rencontres et interactions souvent déterminantes pour saisir le passage à l’acte et le champ des possibles politiques, fonction lui de son environnement immédiat. L’engagement est à ce titre un parcours progressif où chaque choix opéré par l’acteur a des conséquences sur les actes et comportements qu’il devra tenir à l’avenir, conditionnant à leur tour ses possibilités d’évolution. Cette trajectoire militante façonne également le regard porté sur le monde et détermine ainsi les actes dictés très souvent par la vision construite de la situation. C’est cette « radicalisation pas à pas » qu’il faut cerner⁴²

Felices Luna Maritza, étudiant l’engagement paramilitaire des femmes en Ulster et au Pérou, distingue trois formes de carrières militantes, d’engagements dans la lutte armée : un processus d’entrée par vocation, résultant d’une prise de conscience soudaine de conditions d’inégalités ou d’injustice alimentées par le système en place qu’il faut combattre ; un processus d’entrée circonstancielle, où l’entrée en militantisme radical s’opère à travers le constat d’une injustice mais sans réelle volonté activiste, répondant à des circonstances aléatoires les poussant presque par accident dans une organisation de type clandestine ; enfin existe aussi un processus d’entrée sous contrainte où l’actrice violente le devient par nécessité, par obligation de survie personnelle ou familiale ou tout simplement par pression sociale lorsque l’inaction deviendrait plus coûteuse que l’action violente elle-même⁴³. Si l’on oublie momentanément ce dernier processus, les deux autres éclairent certains éléments clés pour saisir la carrière militante : la rencontre avec l’organisation par le biais d’un tuteur, l’apprentissage des techniques de la violence, l’attachement à l’organisation et à sa cause.

⁴⁰ - “ Un concept utile pour construire des modèles séquentiels de divers types est celui de carrières”, Howard Becker, *Outsiders*, Paris, Métailié, 1985, p. 47.

⁴¹ - Olivier Fillieule, « Proposition pour une analyse processuelle de l’engagement individuel », *Revue française de science politique*, vol.51, n°1, 2001, p. 199

⁴² - Annie Collovald et Brigitte Gaïti, « Questions sur une radicalisation politique », in Collovald et Gaïti (dir.), *La démocratie aux extrêmes*, Paris, La dispute, 2006, p. 32.

⁴³ - Felices Luna Maritza, « Déviance et politique : la carrière des femmes au sein de groupes armés contestataires », *Déviance et société*, vol. 32, n°2, 2008, p. 167-169.

A l'inverse des mouvements sociaux où l'engagement se fait souvent de façon aisée tant ceux-ci sont labiles, aux frontières floues et peu structurées, l'entrée dans une organisation clandestine de lutte armée induit une proximité forte avec certains de ses membres ou avec des passeurs agréés. Mac Adam le souligne dans son étude sur le *Freedom Summer*, la rencontre avec un tuteur familial de l'organisation est une nécessité première pour pouvoir concrétiser son engagement⁴⁴. Pour Mac Adam, comprendre l'entrée dans l'activisme revient non pas à s'intéresser aux caractéristiques propres du sujet mais bien plutôt à son itinéraire de vie induisant des rencontres qui orientent les choix à venir. La carrière militante va dès lors dépendre de la capacité de l'acteur à entrer en contact avec ces personnes ressources. L'engagement sera ainsi facilité par un agent recruteur autorisant un investissement presque total⁴⁵. Le concept d'agent recruteur ne doit pas être pris dans son sens étroit. Si certaines organisations hautement clandestines et sans soutien social marqué, à l'image des groupes d'extrême gauche des années soixante-dix, fonctionnent par affinité électives exigeantes, d'autres mouvements plus présents dans le tissu social quotidien des individus semblent plus facile à pénétrer. La famille ou le réseau de village ou de caste servira alors de tuteur intégrateur comme on le constate au Pakistan, en Afghanistan ou même au Liban où la présence massive et vécue comme protectrice du Hezbollah fait dire à une jeune recrue : « rentrer au Hezbollah est naturel car ils sont partout »⁴⁶. Le risque de perdre la face vis-à-vis des pairs ou celui de la marginalisation peuvent suffire à conduire l'acteur à intégrer le mouvement armé. Ce processus d'entrée dans la violence par le biais d'un agent recruteur n'est pas immédiat. Il implique bien souvent une double condition. La première est la disponibilité biographique (absence d'enfants ou de vie professionnelle établie), souvent propre à la jeunesse militante, qui supporte les coûts parfois élevés de l'engagement⁴⁷. La seconde est l'établissement d'une confiance suffisante en soi et vis-à-vis du groupe militant. C'est par le jeu que l'acteur devient progressivement activiste : à force de jouer au militant - initialement spectateur puis acteur marginal, puis manifestant effectif, puis activiste investit et enfin clandestin - l'acteur se forge progressivement une stature suffisante pour renforcer sa confiance en soi et offrir au groupe les preuves de son volontarisme. Là encore, la carrière est progressive et dépendante d'un effet d'entraînement produit par le contexte politique et social et par l'investissement affectif de l'acteur dans son rôle. Le tuteur a aussi un rôle d'enseignant, indispensable pour acquérir les techniques mêmes de la violence. La carrière est aussi un apprentissage de règles et usages, de « feeling rules » et de techniques établies qui familiarisent avec les besoins de la lutte⁴⁸. Le passage dans un service d'ordre – courant pour les groupes d'extrême gauche – est ainsi un premier pas dans la carrière du militant violent. De la même façon, la participation régulière aux émeutes urbaines politisées au Pays Basque (la *Kale Borroka*) est devenue un premier pas décisif pour entrer dans l'ETA. L'apprentissage de la « haine » abertzale, l'enseignement des techniques de lutte concrètes contre la police (fabrication de petits explosifs, techniques de dissimulation, techniques de fuite ou de charge), la familiarisation avec la répression et le vécu commun de celle-ci, forgent progressivement un habitus militant violent⁴⁹. Cette apprentissage progressif se double très souvent – lorsque l'entrée en radicalité est circonstancielle ou par vocation – d'un phénomène d'attachement

⁴⁴ - Doug Mac Adam, « Recruitment to High Risk Activism... », op. cit., p. 66.

⁴⁵ - Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire*, op. cit., p. 88-89.

⁴⁶ - Kinda Chaib, « Parcours de militantes » in Sabrina Mervin, *Le Hezbollah*, op. cit., p. 305.

⁴⁷ - On soulignera que cette disponibilité biographique n'est pas partout vécue de la même façon : au Pakistan, l'autorisation familiale est souvent plus importante, favorisant l'engagement de fils ou même de maris, soucieux d'incarner l'espoir et l'honneur de leur famille ou de leur clan.

⁴⁸ - Isabelle Sommier, op. cit., p. 88-89 et Donatella Della Porta, *Political Violence and the State*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

⁴⁹ - Témoignages dans *l'Express*, « le sang neuf d'ETA », 12 décembre 2003.

définit par Goffman comme un mécanisme par lequel l'acteur devient épris cognitivement et émotionnellement de l'image identitaire qu'il a de lui-même et de son entourage⁵⁰. Cet attachement conduit à surinvestir dans le rôle, renforçant ainsi une carrière militante et freinant les possibilités de faire machine arrière. L'apprentissage des techniques de violence et des normes du groupe renforce l'attachement à un rôle que l'on maîtrise progressivement ; la connaissance de l'organisation et les liens souvent forts liés dans la lutte produisent eux aussi de l'attachement à la cause, l'organisation et aux camarades auxquels on s'identifie⁵¹. Le succès de la carrière est ici dépendant de la force d'attractivité de l'organisation

2 – La logique de l'Organisation

L'engagement dans la violence politique requiert la connexion avec une organisation structurée capable de porter la lutte de façon efficace et pérenne. C'est aussi dans la confrontation avec l'organisation que se joue le phénomène d'attachement et, ainsi, la force de l'engagement.

Structure close, l'organisation armée – surtout si elle est clandestine – développe des liens de camaraderie, voire d'amour, extrêmement forts du fait de la dépendance mutuelle des acteurs en son sein et de la relative absence de liens avec l'extérieur. La fascination initiale du jeune militant pour une organisation toute entière vouée à la cause se transforme, lorsque l'engagement est plus accompli, en relation fusionnelle – souvent nécessaire pour des raisons sécuritaires - avec ses camarades : « Devotion to comrades is not only a force for joining a radical group, it is equally or more a barrier to leaving the group »⁵². Ce phénomène fusionnel sera d'autant plus fort que l'organisation, si elle est clandestine et relativement coupée de toute base sociale, fonctionnera dans l'isolement et la peur. La logique de la clandestinité peut conduire à une modification des perceptions individuelles et collectives où seule la sécurité de la cellule combattante compte, le groupe devenant tout puissant aux yeux des siens. Le système de justification de la violence fonctionne alors sans censure externe et facilite dès lors l'adoption de postures de violence à l'encontre de quiconque menacerait la fusion groupale. Lorsque la carrière violente conduit des marges du groupe au cœur de l'organisation, les dispositions à la radicalisation sont produites par cette logique de groupe et nullement ou très peu par des dispositions propres aux acteurs⁵³. L'idéalisation de l'organisation⁵⁴ (ou parfois de son seul leader) peut produire une force d'attraction telle que l'économie psychique des acteurs en devient totalement soumise aux impératifs de la cause : « Dans ces conditions la

⁵⁰ - Erving Goffman, *Encounters*, New York, Bobbs-Merrill Company, 1961.

⁵¹ - Linden et Klandermans insistent dans leur étude sur l'activisme d'extrême droite en Europe sur la volonté de conformité à un groupe d'amis auquel on se sent de plus en plus attaché dans l'action partagée in « Stigmatization and Repression of Extreme Right Activism in the Netherland », *Mobilization : an International Journal*, n°2, 2003, p. 213-228. Mark Juergensmeyer apporte également l'exemple de deux jeunes sikhs liés par des liens d'amitié très forts qui les pousseront à entrer ensemble dans la lutte armée et à mourir ensemble pour leur cause in *Au nom de Dieu ils tuent*, Paris, Autrement, 2003, p. 198.

⁵² - Clark Mac Cauley et al., « Mechanisms of Political Radicalization : Pathways Toward Terrorism », *Terrorism and Political Violence*, n°30, 2008, p. 422.

⁵³ - Idem, p. 423. Antoine Liniers, pseudonyme d'un des fondateurs de la gauche prolétarienne en France souligne à quel point en France le refus de l'isolement (ouverture sur le monde social via les médias et les intellectuels) et la réalité d'une culture anti-organisationnelle de type libertaire a permis de prévenir une radicalisation trop forte que l'on trouvera en Allemagne ou en Italie avec les RAF et les BR in « Objections contre uen prise d'armes » in François Furet, Philippe Raynaud et Antoine Liniers, *Terrorisme et démocratie*, Paris, Fayard, 1985, p. 154 et 219.

⁵⁴ - qui passe souvent par l'adoption d'un pseudonyme, identité factice de soi définie par l'appartenance à l'Organisation.

valeur accordée à la vie humaine, celle du sujet d'abord, mais aussi celle d'autrui, ne constitue plus un contrepois suffisant pour éviter les dérapages violents, meurtriers et suicidaires »⁵⁵. Là aussi la carrière violente s'accélère sous l'effet de la séduction de l'idéal groupal.

D'autres effets psychosociologiques propres au phénomène organisationnel favorisent l'engagement dans la radicalité. Au sein du mouvement combattant naissent très souvent des phénomènes concurrentiels entre acteurs disposés à confirmer, aux yeux de tous, la rigueur de leur engagement. La carrière militante éprouve ce phénomène qui accélère la montée en radicalité : « la compétition intragroupale pour l'acquisition du statut de « plus radical possible » conduit progressivement le groupe vers le terrorisme » affirment deux politistes américains spécialistes de polémologie⁵⁶. On retrouve ce phénomène dans nombre de témoignages d'acteurs clandestins comme celui de ce militant sikh de l'AISSF que Laurent Gayer interprète fort justement : « *le problème du martyr c'est que tout le monde veut y accéder et que cela finit par devenir une affaire de prestige individuel (...)* C'est en fait la concurrence symbolique prévalant au sein de la résistance qui contribua au passage à l'acte des combattants plutôt que ces répertoires culturels »⁵⁷. A une autre échelle, un entretien approfondi avec un des responsables du FLNC montrait également la force de cette concurrence interne pour la radicalité, qui parfois même en arrivait à contrevenir aux intérêts du mouvement clandestin lorsque, en 1987, chaque secteur du Front souhaitant prouver aux autres sa vigueur activiste et son refus de la compromission, les attentats devinrent si fréquents sur Ajaccio (parfois deux par jour) que la sécurité des poseurs de bombe en devenait menacée. A la concurrence intragroupale peut s'ajouter une concurrence intergroupale lorsque plusieurs acteurs clandestins officient. Là aussi la carrière violente des acteurs peut résulter de la volonté de chaque groupe d'apporter la preuve de sa puissance opérationnelle, forçant les individus à un engagement toujours plus total pour ne pas « perdre la face » face aux challengers⁵⁸. La concurrence meurtrière est aussi le fait de l'affrontement avec l'État qui définit la déviance violente tout autant qu'il tente de la réguler. La répression policière et militaire peut conduire à une clandestinité accrue et un activisme renforcé pour répondre aux impératifs de sécurité ou pour s'opposer à une logique d'État jugée oppressive. Le cycle classique action / répression / action s'instaure jusqu'à forcer à l'engagement radical de ceux là même qui jusqu'alors en étaient écartés : l'épisode du bloody Sunday en Irlande du Nord, qui attira dans les rangs de l'IRA nombre de jeunes catholiques, témoigne de cette logique d'engrenage. La concurrence peut aussi être vécue au-delà même du raisonnable. Jergensmeyer rapporte que des rebelles cachemiris exécutèrent leurs otages sous pression du gouvernement indien pour être pris au sérieux plus que par volonté intrinsèque. La violence devient alors une obligation stratégique et force de simples kidnappeurs à devenir des meurtriers⁵⁹.

Comprendre l'engagement à haut risque oblige à sortir des outils de la mobilisation des ressources car le coût de l'action est vite insupportable et ne permet pas de comprendre la logique de l'engagement. Seule une approche en terme de sociologie des organisations peut permettre de saisir le conditionnement psychologique du groupe et, partant, les raisons de l'engagement. On parlera avec Franck Hairgrove et Douglas Maclead d'un « small group

⁵⁵ - Dianne Casoni et Louis Brunet, "Processus d'idéalisation et violence sectaire", *Déviance et société*, N°1, 2005, p. 80.

⁵⁶ - Peter Collier et David Horowitz, *Destructive Generation*, New York, Summit Books, 1989, p. 147.

⁵⁷ In « Les milices du Khalistan, serviteurs et usagers de l'État in Gayer et Jaffrelot, *Milices armées d'Asie du sud...*, op. cit., p. 286.

⁵⁸ - L'assassinat en février 1998 du préfet Erignac résulte directement de cette logique concurrentielle

⁵⁹ - *Au nom de Dieu...*, op. cit., p. 205.

training model » en insistant sur l'attractivité de l'organisation pour les militants et sur sa capacité à produire une lecture cognitive du monde qui lui soit propre⁶⁰. L'isolement sectaire favorise une représentation démoniaque de l'autre, devenu ennemi à abattre plus qu'adversaire à convaincre. La dynamique des petits groupes fermés renforce une vision binaire du monde (eux contre nous), souvent apocalyptique, offrant au groupe un rôle salvateur et éloignant de toute considération l'adversaire désigné. Le « small is beautiful » sert la dynamique de l'engagement violent en proposant un modèle fascinant d'homogénéité unitaire, de ton missionnaire et de toute puissance.

III – Le volontarisme individuel (sous contrainte processuelle) ?

On prendra ici en compte le volontarisme individuel mais sous contrainte processuel. On entend par là que la compréhension des phénomènes d'engagement dans la lutte armée ne peut évacuer toute approche en termes rationnels, insistant sur les incitations sélectives offertes à l'individu par l'organisation armée afin de produire de la loyauté. Pour autant, on prendra soin de relier cette dimension intéressée de l'engagement au respect d'une carrière violente singulière, d'un processus biographique qui oriente le choix des possibles et donc les opportunités d'incitations. A la carrière s'ajoute une nécessaire prise en compte du cadre cognitif vécu et produit par les acteurs alimentant les rancœurs, la vision noire de l'ennemi ou venant confirmer une situation d'injustice éprouvée. Le volontarisme individuel est ainsi doublement encadré par le processus biographique et par le référentiel cognitif qui donne sens aux agissements des acteurs. Mais si le volontarisme existe il est des cas singuliers mais pourtant courants où l'engagement répond à une nécessité, une obligation, une contrainte dont peut dépendre la vie même de l'acteur. C'est là un exemple limite où la volonté d'engagement n'est qu'apparente puisqu'elle répond bien souvent à un non choix fondé sur la peur du coût du non engagement.

1 – L'engagement sous contraintes

Il peut paraître difficile de cerner avec précision le concept d'engagement sous contraintes. Nombre d'engagements dans une activité à risque s'opèrent avec réticence tant le coût de l'action paraît immédiatement élevé. Lorsque le tuteur de l'acteur s'avère être le membre d'une même caste ou lorsque l'engagement s'opère en groupes d'amis ou via un réseau de village ou de métier, la décision de suivre est rarement totalement libre mais peut résulter d'une pression des pairs, même invisible ou non ressentie comme telle mais pourtant réelle. L'engagement est dès lors contraint sans que la pression prenne la forme de la menace.

On choisira de distinguer cinq cas d'engagement sous contrainte formalisée, c'est-à-dire ressentis comme tel par les acteurs, résultant d'un calcul rationnel où est pesé le coût probable du non engagement.

- L'engagement de force que l'on retrouve beaucoup dans ce que certains théoriciens appellent les guerres nouvelles, s'opérant sur le dos des populations civiles avec leur

⁶⁰ - « Circles Drawing Toward High Risk Activism », *Studies in Conflict and Terrorism*, n°31, 2008, p. 401. Les auteurs établissent un lien entre la mobilisation islamiste violente au sein de petits groupes clandestins et la tradition religieuse qui renvoie à l'histoire du prophète et de ses compagnons. La séduction de l'organisation tiendrait ainsi à la possibilité pour ses membres clandestins de « rejouer » l'histoire prophétique en enseignant l'islam aux impies au moyen de l'explosif. Si cette lecture apparaît par trop culturellement orientée, elle n'en permet pas moins de souligner la dimension narcissique de l'activisme en petit groupe (« les élus contre les ignorants ») qui participe fortement de la séduction d'une carrière violente.

participation obligée⁶¹. Les cas bien connus des enfants soldats en République démocratique du Congo, en Sierra Leone ou au Sri Lanka, dans les rangs des LTTE, ont alimenté la glose journalistique sur les horreurs des conflits modernes. Les enlèvements d'enfants par des troupes de miliciens, devenus de la chair à canon souvent sous l'effet de substances hallucinogènes ou tout au moins de la crainte que leur inspirent leurs nouveaux maîtres, illustrent ce phénomène hautement médiatisé⁶².

- L'engagement par terreur. On retrouve ce phénomène en Amérique latine où un certain nombre de guérillas ont pu contraindre des villageois à alimenter les rangs miliciens sous risque d'être considéré comme des ennemis à abattre⁶³. Au Rwanda, de nombreux témoignages d'Hutus modérés ont également montré que l'intégration dans les rangs des Interhamwe, responsables des massacres de masse, était une obligation physique. Le refus de la participation à la violence génocidaire pouvait entraîner la mort du réticent ou de sa famille⁶⁴.
- L'engagement pour obtenir protection. Le cas nord irlandais atteste cette réalité d'une organisation paramilitaire très puissante et fortement présente sur le terrain social, opposant sa légitimité protectrice à un pouvoir perçu comme hostile par la population catholique locale. L'engagement dans l'IRA pouvait être vécu comme une façon d'obtenir de la part des paramilitaires une protection physique de son quartier vis-à-vis de la police ou des milices loyalistes⁶⁵. Le Hezbollah au Liban jouera un rôle assez comparable.
- L'engagement par liaison. Souvent mis en avant pour expliquer l'engagement des femmes dans certaines luttes armées, la liaison sexuelle avec un militant peut conduire la femme à suivre dans l'activisme son amant ou mari ou être contrainte à le suivre.
- L'engagement par contrainte culturelle est plus difficile à analyser dans la mesure où la dimension contraignante n'est pas toujours objectivée par l'acteur, ni objectivable par l'analyste. C'est ainsi que des chercheuses spécialisées sur le conflit tchéchène ont mis en avant que 55% des attentats suicides étaient commis par des femmes et 27% par des couples mixtes. Cette surreprésentation féminine dans cette forme extrême de violence s'expliquerait à la fois par l'obligation de vengeance d'hommes chers tués mais aussi par une forme d'obligation morale et communautaire suite à un viol subi ou un divorce collectivement condamné⁶⁶.

⁶¹ - Herbert Munkler, *Les guerres nouvelles*, Paris, Alvik, 2003 ou Mary Kaldor, *New and Old Wars : Organized Violence in a Global Area*, Standford, Standford University Press, 1999.

⁶² - On pourra se reporter au très beau roman de Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000 ou au film choc de Jean Stéphane Sauvaire, *Johnny Mad Dog* (2008). Sur un plan plus analytique, voir David Rosen, *Armies of the Young: Child Soldiers in War and Terrorism*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2005. On estime que dans les années 90, au Congo, 7% des combattants étaient des enfants soldats, Etanislav Ngodi, *Milicianisation et engagement...*, op. cit., p. 95.

⁶³ - Cela est montré dans le cas du Pérou par Felices Luna Maritza « Déviance et politique... », op. cit., p. 169. Russel Hardin évoque la mise en place par les organisations violentes d'un système de monitoring (externalisé ou de conviction) qui force l'engagement in *One for All : The Logic of Group Conflict*, Princeton, Princeton University Press, 1995, p. 54 et s.

⁶⁴ - Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Paris, Seuil, 2003 et Alison Des Forges, *Aucun témoin ne doit survivre. Le génocide au Rwanda*, Paris, Khartala, 1999.

⁶⁵ - On se reportera aux témoignages issus du film de la BBC, *Les soldats de l'IRA* (chapitre 1) visible sur Dailymotion. Voir également Elise Féron, *Mémoires vives, les recompositions du conflit nord-irlandais*, Lille, HDR, septembre 2003, p. 31 et John Darby, *Intimidation and the Control of Conflict in Northern Ireland*, New York, Syracuse University Press, 1986, p. 71 et s.

⁶⁶ - Anne Speckhard et Khapta Ahkmedova, op. cit., p. 469. Dans le cas du Sri Lanka, voir également Mia Bloom, « Ethnic conflict, State Terror and suicide bombing in Sri Lanka », *Civil Wars*, vol.6, n°1, 2003.

2 – Les incitations à la violence

Tout en conservant en tête l'idée que les incitations à la participation violente peuvent commander au désir de passage à l'acte que sous certaines conditions biographiques, on distinguera des incitations matérielles et psychologiques à l'engagement violent, qui bien souvent se complètent⁶⁷.

Les incitations matérielles sont produites par le groupe combattant de façon directe ou plus simplement par le fait même de le rejoindre. Il peut s'agir évidemment de rétributions monétaires lorsque le racket est pratiqué par des groupes clandestins. En Corse, il n'est pas rare de constater que des personnalités criminelles ou des petits groupes délinquants rejoignent des mouvements clandestins ou en fondent pour pouvoir profiter de la manne financière que constituera pendant longtemps le racket pour la « cause »⁶⁸. Si l'on ne peut résumer l'engagement à cette motivation sordide, il demeure exact qu'un modèle de « délinquant politique » s'est établi dans l'île qui peut attirer d'apprentis déviants en mal de débouchés économiques. L'entrée dans la violence a pu constituer également en Ulster une porte d'entrée honorable dans la survie matérielle pour nombre de marginaux sans perspectives de ressources⁶⁹. Pour reprendre la typologie de Khosrokhavar qui distingue dans le monde islamiste le militant martyropathe, ludique et opportuniste, on retiendra ce dernier cas pour soutenir l'existence d'un engagement fortement mû par des perspectives d'enrichissement ou d'insertion professionnelle⁷⁰. Amélie Bloom dans son analyse sur la lutte au Cachemire parle d'un business guerrier profitant du vol et du pillage encouragés par les officiels pakistanais pour ouvrir un commerce ou s'enrichir⁷¹. En Palestine, Laetitia Bucaille évoque le modèle du policier du Fatah issu de la première intifada qui va bercer les espoirs d'insertion professionnelle de nombreux jeunes palestiniens participant à la deuxième guerre des pierres⁷². Les exemples et témoignages abondent d'une forme de rentabilité matérielle individuelle de la violence politique qui peut parfois prendre des formes sordides lorsque les ressources collectives sont rares. Les témoignages recueillis par Jean Hatzfeld auprès de bourreaux rwandais montrent que la perspective de voler son voisin ou d'agrandir sa propriété pouvait parfois motiver l'engagement dans la violence génocidaire. Il est probable que là où la violence de rapine ou la figure du milicien opportuniste s'est inscrit en modèle de réussite, les incitations matérielles joueront un rôle important pour saisir des ressorts de l'implication individuelle dans la violence.

Les incitations symboliques, moins immédiatement perceptibles et souvent plus masquées par les acteurs, sont importantes pour comprendre les ressorts de l'engagement violent. L'acquisition d'un statut officiel ou d'une simple notoriété peuvent fortement motiver le passage à l'acte. Devenir membre des forces de police et bénéficier ainsi d'un statut enviable de fonctionnaire, a pu attirer des jeunes lanceurs de pierres palestiniens. De la même façon, certains nationalistes corses peu enclins à la rigueur doctrinale ont pu voir dans la clandestinité un mode de rehaussement de l'estime de soi dans une île où l'image publique

⁶⁷ - on trouvera une version longue de cette présentation dans notre ouvrage, *Violence et nationalisme*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 172-190.

⁶⁸ - Marianne Lefevre, « La dérive corse : une dérive économique, sociale, civique », *Hérodote*, n°80, 1996.

⁶⁹ - Elise Féron, op. cit, p. 32 et s.

⁷⁰ - Farhad Khosrokhavar, *L'utopie sacrifiée. Sociologie de la révolution iranienne*, Paris, Presses de science po, 1993.

⁷¹ - Amélie Bloom, *Les Kamikazes du Cachemire, martyrs d'une cause perdue*, *Critiques internationales*, n°20, juillet 2003, p. 143.

⁷² - Laetitia Bucaille, *Génération Intifada*, Paris, Hachette, 2002, p. 142-149.

compte énormément : devenir le représentant du Front dans son *pieve* c'est accéder à une notoriété enviée d'autant plus recherchée – pour des jeunes peu diplômés et sans réelles perspectives d'avenir - que le risque couru est mince. Maurice Goldring souligne l'importance de la violence dans l'acquisition d'une notoriété, concernant les paramilitaires nord-irlandais : « Une plongée dans le monde des paramilitaires montre physiquement, culturellement, socialement, qu'ils font partie du monde du travail, du peuple, des catégories modestes, des laissés pour compte (...) Ils n'avaient pas voix au chapitre et le recours aux armes les a porté sur le devant de la scène. Ils sont devenus des acteurs dont certains ont désormais une renommée nationale, voire internationale »⁷³. Même les violences les plus radicales peuvent répondre partiellement à la recherche d'un idéal fantasmé comme l'est l'acquisition du statut de martyr pour les djihadistes. De nombreux témoignages au Cachemire ou ailleurs explicitent la fascination pour ce titre spirituel qui accorde à l'acteur la certitude d'un monde meilleur dans l'au-delà, le respect de l'entourage et une éternelle notoriété mémorielle⁷⁴. L'action violente peut enfin être recherchée pour elle-même, répondant à un désir d'action, à un activisme salvateur de la mémoire du groupe, de son honneur. C'est ainsi que plusieurs témoignages issus des rangs de l'ETA insistent sur un engagement mêlé par la condamnation de l'inaction des anciens du PNV face au franquisme en Espagne. Militer dans l'ETA c'est reprendre le flambeau de la résistance éternelle du peuple basque aux envahisseurs castillans et rattraper ainsi la couardise des pères inactifs dans les années quarante et cinquante⁷⁵. On retrouvera un phénomène similaire dans l'engagement d'une génération de jeunes auprès de mouvements radicaux d'extrême gauche en Italie et en Allemagne : la condamnation morale du passé totalitaire a conduit nombre de jeunes adultes à refuser un système mis en place par des élites fortement soupçonnées de collusions nazies ou fascistes. Devenir violent c'était refuser la mémoire collective et rattraper les erreurs de l'histoire en plus de satisfaire parfois un goût éperdu de reconnaissance sociale⁷⁶.

3 – La résonance cognitive

En s'appuyant sur les travaux dits de la « frame analysis », prenant en compte les cadres d'interprétation idéologique de l'environnement des acteurs, on soulignera l'importance des représentations cognitives dans le passage à l'acte. Si nous ne pensons pas que l'idéologie en elle-même conduise naturellement l'acteur, convaincu par la gloire doctrinale, à user de la violence, on posera l'hypothèse que celle-ci servira de tremplin à l'engagement à la condition qu'elle produise une efficace caisse de résonance à la situation effectivement vécue. Cela signifie que l'idéologie ne peut alimenter l'action que si elle vient confirmer aux yeux des militants une situation d'injustice ou d'oppression effectivement ressentie. Il importe donc de resituer la puissance d'entraînement de l'idéologie dans la carrière singulière du militant sur

⁷³ - Maurice Goldring, *Renoncer à la terreur*, Paris, éd. Du Rocher, 2005, p. 223.

⁷⁴ - Voir le témoignage cité par Laurent Gayer op. cit.

⁷⁵ - « Je suis rentré dans ETA en 1959. Pourquoi ? pour une raison simple : le nationalisme, l'explosion nouvelle du nationalisme. Tu sais que le PNV ne fera rien jusqu'à la mort de Franco, dès lors c'est ETA qui incarne la lutte du peuple basque. Et j'y suis allé » in Miren Alcedo Moneo, *Militar en ETA*, op. cit., p. 101.

⁷⁶ - Antoine Liniers montre justement cela. Voir également Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire*, Paris, Presses de science po, 2008. Le psychiatre Michel Dubec qui a longuement conversé avec Jean-Marc Rouillan, fondateur d'Action directe, livre cette conclusion : « Rouillan est tout simplement un phobique de la vie. La vie dans sa banalité, faite de travail, des mille corvées quotidiennes et qui ne présente d'autre intérêt que l'affectivité qu'on y investit, Rouillan la repousse (...) grâce à AD, ce garçon plutôt ordinaire a réussi à devenir l'interlocuteur tout puissant de l'État. En s'oubliant dans l'idéologie, il s'est offert la plus grandiose des satisfactions narcissiques et la vie romanesque dont il rêvait » in Dubec et Rudder, *Le plaisir de tuer*, Paris, Seuil, 2007, p. 107.

qui elle pèsera si elle vient, à un moment donné, offrir à ce dernier une efficace grille de lecture de sa situation personnelle telle qu'il la ressent.

Bien souvent l'engagement suppose la confrontation à un « choc moral » qui fera naître dans l'esprit militant un désir de vengeance ou un cadre d'injustice qui peut puissamment peser sur son souhait d'activisme. Ainsi en fut-il de la radicalisation du mouvement sikh, fortement influencée par l'épisode « blue star », du nom de l'opération militaire indienne à l'encontre d'un temple sikh en 1984. Le massacre qui s'en suivit va, selon de nombreux témoignages, servir à produire un cadre d'injustice pertinent aux yeux des militants confondant l'armée indienne en autorité illégale, dangereuse et oppressive⁷⁷. Le massacre du Bloody Sunday et la mort tragique de Bobby Sand en Ulster ou les exécutions de Burgos en Espagne joueront un rôle similaire pour comprendre le dynamisme de l'activisme de l'IRA ou de l'ETA. De la même façon, lorsqu'en novembre 1974 meurt d'une grève de la faim en prison Holger Meins, une manifestation de jeunes allemands (plus de 10 000) verra se côtoyer des portraits du militant gauchiste avec ceux de prisonniers d'Auschwitz.⁷⁸ La lecture idéologique de la situation est non seulement puissante (« l'État allemand est toujours nazi ») mais elle oblige en retour l'activisme militarisé (« comment ne pas agir pour résister au mal absolu ? »). Le choc moral ouvre la porte à une grille de lecture idéologique de la situation encourageant fortement l'entrée en radicalité. On retrouve cette semblable obligation morale de la violence chez les militants anti-avortement américains à l'encontre des médecins praticiens. Un accusé de meurtre explique à son procès ne pas avoir pu résister à la tentation de tuer lorsqu'il a réalisé que sa victime était « responsable de l'assassinat de 50 enfants par semaine ». Jonathan O'Toole, un « soldat de l'armée de Dieu », explique son engagement par le fait que pour lui, l'avortement légal transformait les Etats-Unis en régime génocidaire « semblable à celui des nazis ». Le parallèle établi produit un effet performatif en forçant l'engagement, vécue comme une obligation morale et historique⁷⁹.

L'idéologie donne ici une lecture de la situation efficace en semblant confirmer ce que vive les acteurs (la répression, la marginalisation, la violence d'État) et en offrant une solution en réponse (la violence est légitime). Lorsqu'à un certain moment de son itinéraire biographique lui offrant les moyens concrets du passage à l'acte (réseau, tuteur, connaissance de l'organisation) le militant se trouve confronté à ce choc moral et dispose d'une grille de lecture légitimant la violence, son engagement apparaîtra comme naturel.

⁷⁷ - Laurent Gayer, « Le parcours du combattant... », op. cit., p. 20.

⁷⁸ - Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire*, op. cit., p. 85.

⁷⁹ - Bean Seegmiller, « Radicalized margins : Eric Rudolph and Religious Violence », *Terrorism and Political Violence*, n°19, 2007, p. 520 et 523.

Modélisation de l'engagement politique violent

